

LE PLATEAU INDUSTRIEL



THE CANADA PIANO FACTORY • LES ATELIERS DE JOHN W. PECK
DES BOTTES POUR FAIRE AVANCER DE LORIMIER • L'INDUSTRIE DU PAIN
L'INDUSTRIE DE LA GLACE • J. RENÉ OUMET ET CORDON BLEU
LE PLATEAU ROYAUME DE L'AUTOMOBILE FORD

SOMMAIRE

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

Événements 3

ST. LAWRENCE WAREHOUSING

Illustration de Marie-Josée Hudon 4

ÉDITORIAL

Gabriel Deschambault et Justin Bur 5

THE CANADA PIANO FACTORY

Francis Lapointe 6

L'USINE DE VÊTEMENTS DE JOHN W. PECK

Yves Desjardins 8

DES BOTTES POUR FAIRE AVANCER DE LORIMIER

Bernard Vallée 10

LES INDUSTRIES DU PLATEAU EN IMAGES

Gabriel Deschambault 12

L'INDUSTRIE DE LA GLACE

Gabriel Deschambault 4

LE PLATEAU, ROYAUME DE L'AUTOMOBILE FORD!

Justin Bur 16

J. RENÉ OUMET ET CORDON BLEU

Huguette Loubert 18

L'INDUSTRIE DU PAIN

André Rousseau et Sylvain Rousseau 20

CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

Huguette Loubert 22

PAGE DE COUVERTURE :

L'industrie du vêtement a été également très développée sur le Plateau. Le boulevard Saint-Laurent a accueilli de nombreux ateliers de confection de vêtements. Ce lieu mythique serait non seulement le berceau de cette industrie du vingtième siècle, mais serait également celui des luttes ouvrières qui ont jeté les bases du mouvement syndical qui a permis à toutes ces travailleuses de mieux gagner leur vie. On voit sur la photographie les ouvrières de la Biltmore Shirt Co. qui travaillaient dans l'édifice Balfour angle Saint-Laurent et Prince-Arthur.

(Archives de la Rubenstein Bros. Co.)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Été 2023 • Vol. 18, no 2

Rédacteur en chef : Gabriel Deschambault

Correctrice : Sylvie Roy

Infographiste : Alejandro Natan

Comité du bulletin

Huguette Loubert, Gabriel Deschambault,
Michel Gagné, Justin Bur

Le bulletin est publié quatre fois par année,
les 21 mars, juin, septembre et décembre.

Imprimeur : Centre de copies Papillon,
4360, avenue Papineau

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec
(BAAnQ) et Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Centre de services communautaires du Monastère

4450, rue Saint-Hubert, local 419

Montréal H2J 2W9

514 563-0623

www.histoireplateau.org

Conseil d'administration

Lorraine Decelles, présidente

Gabriel Deschambault, vice-président

Robert Ascah, trésorier

Huguette Loubert, secrétaire et directrice du

Centre de documentation et d'archives

Ange Pasquini, webmestre

Justin Bur, Myriam Wojcik, Sylvie Roy, Jean Rey Regazzi
administratrices et administrateurs



La Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal a été fondée par Richard Ouellet, le 8 janvier 2006, et est membre de la Fédération Histoire Québec.

La SHP est un organisme de bienfaisance,
numéro 85497 1561 RR0001.

Visitez la Société d'histoire du Plateau sur Facebook



RUBA GHAZAL
DÉPUTÉE DE MERCIER

1012 Mont-Royal E.,
#102
Montréal, Qc
H2J 1x6
514-525-8877

ASSEMBLÉE NATIONALE
DU QUÉBEC

ruba.ghazal.merc@assnat.qc.ca

Suivez Ruba sur   

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

GRANDE FRESQUE DE L'AVENUE DU MONT-ROYAL

Comme vous le savez peut-être déjà, l'Avenue du Mont-Royal est offerte aux piétons, aux badauds et autres visiteurs durant la période estivale, de mai à octobre.

La Société de développement commercial de l'Avenue et son partenaire Odace Événements souhaitent faire un clin d'œil créatif aux divers éléments historiques ayant eu pignon sur la rue au fil de sa longue histoire. De ces diverses histoires, six créateurs de « paroles » les relateraient succinctement en quelques phrases inscrites au sol. Un artistique et fantaisiste petit cours d'histoire de la rue, rien de moins.

Mais ce qui est le plus intéressant dans tout ça, c'est que la firme conceptrice du projet a fait appel à votre Société d'histoire pour qu'elle lui soumette une série de sujets qui ont été significatifs dans l'histoire de l'Avenue. Cela va de l'aréna des Canadiens, aux « quinze cennes », en passant par les grands abattoirs de l'Est ou encore le château de la Famille Logan. Ce ne sont pas les sujets qui manquent. Nous avons proposé 45 éléments d'intérêt et une trentaine ont été retenus par les créateurs.

C'est Gabriel Deschambault qui a rédigé les fiches d'informations en se basant sur ses nombreuses chroniques du Plateau éditées au fil du temps et sur son « expérience » de plus de trois-quarts de siècle avec la « rue » Mont-Royal, sa vieille amie.

Odace Événement a reçu notre travail avec enthousiasme et satisfaction, en offrant à votre Société une somme de 3 000 \$ qui viendra soigner la santé fragile de nos coffres.

Nous remercions chaleureusement Madame Sylvie Dugré, Directrice Générale d'Odace Événement, de nous avoir offert l'opportunité de raconter de façon créative la petite histoire de notre quartier.



NOS PROCHAINS BULLETINS

Les thèmes de nos bulletins de 2024 porteront sur les maisons d'éducation privées pour le numéro de mars. Ces collèges, pensionnats, instituts étaient très nombreux dans la Plateau. Le numéro de juin sera consacré à l'histoire de l'Avenue du Mont-Royal. Le numéro de septembre présentera la partie sud du quartier, celle qui fait partie du territoire de Montréal depuis 1792 : on parlera alors du secteur de la « Côte à Baron ». Le dernier numéro de décembre nous brossera un tableau de la présence importante de la communauté juive dans le quartier, pendant la première partie du vingtième siècle.

DE NOUVEAUX COLLABORATEURS

Le Comité du bulletin est très heureux d'amorcer, avec ce numéro, une collaboration prometteuse avec les étudiants en histoire de l'UQAM qui souhaitent soumettre des textes dans notre bulletin. Les rédacteurs choisis reçoivent une bourse de 200 \$ de la part de la Fondation Richard Ouellet et du Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal de l'UQAM.

ON ACCUEILLE LA VISITE

Votre Société est très fière de son programme de visites guidées des différentes parties du quartier. Entre autres, il y aura une visite du Parc La Fontaine, du Square Saint-Louis et la rue Cherrier ; une autre de la rue Saint-Denis ; une visite de l'avenue du Mont-Royal et de quelques autres. Nous vous invitons à lire attentivement nos infolettres qui vous informeront du détail de ces activités.

LE FESTIVAL D'HISTOIRE DE MONTRÉAL

Le Salon des auteurs et des sociétés d'histoire a eu lieu dans le cadre du Festival d'histoire de Montréal du 12 au 14 mai dernier. La SHP était présente au kiosque 11, qu'elle partageait avec Mémoires du Mile-End.

Plusieurs bénévoles ont participé à cet événement : Lorraine Decelles, Huguette Loubert, Robert Ascah, Myriam Wojcik, Justin Bur ainsi que Yves Desjardins, Nathalie Tremblay et Josh Wolfe, pour Mémoires du Mile-End.

ST. LAWRENCE WAREHOUSING AU 1, VAN HORNE



Ce vieil édifice centenaire, qui a servi de lieu d'entreposage pour toutes sortes de choses, aurait-il gardé quelques secrets de ses belles années? Bien installé dans son coin de quartier, sans changer, sans faire d'éclats, sans dire un mot, il aura, malgré toute apparence, charmé son voisinage. Même avec ses airs rustres et son allure taciturne et réservée, il ne laisse donc pas indifférent. Il faut dire que son couvre-chef en forme de château d'eau lui donne un petit air canaille qui n'est pas à négliger. Il sait se faire aimer, finalement! L'annonce d'une possible intervention visant à lui infuser un air de jeunesse a suscité, chez ses voisins, une vaste inquiétude par rapport à ce qu'il pourrait lui arriver. Quant à lui, perdu dans son environnement de voies ferrées, de fils et de balises ferroviaires... il s'inquiète un peu! Il attend de nos nouvelles!

Gabriel Deschambault



*Tableau de Marie-Josée Hudon,
artiste portraitiste et fondatrice du*

Musée
des Grands Québécois
Une autre **forme** de **mémoire**
www.mdgq.ca

ÉDITORIAL

LES INDUSTRIES DU PLATEAU



Gabriel Deschambault
Vice-président de la SHP



Justin Bur,
Membre du CA de la SHP et membre
de Mémoire du Mile End

L EXISTE des activités de production sur le Plateau depuis le régime français. Les tanneurs Plessis-Bélaïr et Robreau-Duplessis s'installent en 1710 et 1714 sur les terres du Coteau Saint-Louis, le long du chemin qui sera longtemps appelé chemin des Tanneries. Un peu plus tard, les carrières et l'industrie de la construction prennent la relève tout au long du XIX^e siècle. Et puisque la plus grande partie du Plateau se situe longtemps hors des limites de Montréal, ce sera un lieu d'implantation d'activités interdites en ville (petits abattoirs, fours à chaux, écuries pour le transport hippomobile, etc.). On y trouve aussi des ateliers spécialisés, comme Francis Lapointe nous l'explique dans son texte sur un facteur de pianos à Saint-Jean-Baptiste.

L'ouverture du chemin de fer au Mile End en 1876 ne change rien dans l'immédiat, au grand déplaisir des spéculateurs immobiliers. C'est au milieu des années 1890, peu après la mise en service des tramways électriques, que le Plateau devient un lieu de prédilection pour les industriels voulant quitter les abords encombrés du canal de Lachine et du port de Montréal. Ils construisent de nombreuses usines de tous genres, dont plusieurs, enfin, le long du chemin de fer. Dans un mouvement parallèle, l'industrie de confection de vêtements s'élanche le long du boulevard Saint-Laurent, où elle constituera l'activité dominante pendant le XX^e siècle et l'un des secteurs économiques les plus importants de Montréal, avant son déclin précipité dans les années 1980 et 1990. Yves Desjardins nous présente l'usine de John W. Peck, à l'angle de Saint-Viateur.

Notre illustratrice Marie-Josée Hudon ouvre les pages du bulletin en nous offrant sa version personnelle de l'entrepôt du 1, Van Horne. Le St. Lawrence Warehousing Co. prend des airs d'avant-garde et arbore sous son tour de main une allure très milendoise.

Quant à Bernard Vallée, il nous entraîne dans De Lorimier, où la vaste usine de Ames, Holden & McCready produit souliers, bottes et caoutchoucs divers, pour les soldats, mais aussi pour les valeureux citoyens qui usent leurs souliers pour aller travailler aux quatre coins du quartier.

Comme il est complexe de vous proposer une vue d'ensemble des petites industries qui se sont installées dans le Plateau au fil du temps, nous vous présentons, dans nos pages centrales, une petite iconographie de diverses installations industrielles, parfois curieuses, parfois saugrenues.

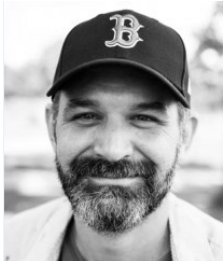
Comme c'est l'été et que nous connaissons toujours des canicules durant cette période, on vous brosse un portrait de l'industrie de la glace telle qu'elle existait sur le Plateau. Voir ces grandes glacières en milieu urbain est assez impressionnant. Entre le bloc récolté sur le fleuve et celui glissé dans le tiroir de la petite glacière domestique de la cuisine, il y a plusieurs mois et beaucoup de travail.

Justin Bur, lui, nous présente le petit côté Détroit du Plateau en nous parlant de la compagnie Ford, qui assemble des voitures sur la rue Laurier. Les « gros morceaux » arrivent de Détroit et sont assemblés dans ces plus petites usines, disséminées à travers le pays. Il brosse également un portrait de cet édifice industriel qui existe toujours, angle Henri-Julien, et qui a logé quelques entreprises avec les années.

Huguette Loubert nous rappelle la création dans le Mile-End et dans De Lorimier, d'une industrie alimentaire qui a fait histoire au Québec. Le fameux ragoût de boulettes Cordon Bleu et plusieurs autres produits alimentaires ont fait depuis leur chemin sur les tablettes des marchés québécois. La famille Ouimet nous proposait aussi son pâté de foie en conserve, sous le délicieux nom de « Paris Pâté ».

André et Sylvain Rousseau nous parlent d'une petite entreprise de boulangerie qui deviendra grande. La boulangerie de J.A. Brosseau fera du pain sur la rue Boyer, mais aussi sur la rue Drolet. André Rousseau fait aussi le lien entre sa propre demeure et l'ancien boulanger, puisque ce dernier en était le constructeur, comme pour plusieurs autres petits édifices dans le secteur.

Huguette Loubert vient conclure ce bulletin en nous donnant des nouvelles du Centre de documentation et d'archives. Nous vous souhaitons une bonne lecture !



UNE PREMIÈRE FABRIQUE DE PIANOS AU VILLAGE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE : ABNER BROWN ET LA CANADA PIANO FACTORY (1861-1885)

Francis Lapointe, musicien, étudiant à la maîtrise en histoire,
Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal, UQAM

Les compagnies Craig et Pratte sont souvent évoquées pour nous rappeler le lien fort qui existe entre la facture de pianos et l'arrondissement du Plateau-Mont-Royal. Mais saviez-vous qu'elles ne sont pas les seules, et que d'autres fabricants se sont établis sur le territoire au fil du temps ? En effet, nous en savons encore bien peu sur les pianos Beethoven, compagnie établie sur la rue Clark par George Ducharme en 1899, ou sur les pianos Shaw, fabriqués à partir de 1906 sur la rue Henri-Julien. On doit toutefois remonter jusqu'en 1861, année de création du village de Saint-Jean-Baptiste, pour y trouver la première fabrique de pianos sur le territoire. Il s'agit de la Canada Piano Factory, qui s'installe sur un lot qui occupe tout le coin de la rue Marie-Anne, entre les rues Cadieux (de Bullion) et Pantaléon (Hôtel-de-Ville). Cette compagnie est complètement oubliée aujourd'hui et les traces de son passage sont plutôt ténues.

La Canada Piano Factory était l'entreprise du fabricant de pianos Abner Brown (1808-1885), un maître artisan originaire du Lincolnshire, arrivé à Montréal à la fin des années 1830. Celui que l'on pourrait qualifier de « facteur de la périphérie » établit d'abord ses affaires près du marché Sainte-Anne, dans le quartier du même nom. Il déplace ensuite ses activités de facture instrumentale à Griffintown, sur la rue Wellington, avant de se retrouver sur la rue Saint-Georges (Jeanne-Mance), dans le secteur nommé Près-de-Ville. Brown fabrique alors des pianos, des orgues, des mélodéons et des harmoniums. Il se fera également importateur d'instruments et tiendra boutique durant la décennie 1850 sur les rues Notre-Dame et Saint-Jacques. Brown n'a pratiquement jamais fait de promotion dans les journaux montréalais et on ne lui connaît, à ce stade de nos recherches, aucun instrument qui aurait survécu jusqu'aujourd'hui.

C'est donc en 1861 qu'il érige une fabrique de pianos de trois étages sur le lot numéro 32 du plan cadastral du village de Saint-Jean-Baptiste. Cet emplacement fait partie d'un lotissement développé à partir de 1846 par le promoteur Hardoin Lionais, d'une terre achetée à la succession du notaire Cadieux. Nous sommes dix ans avant le lotissement de la ferme Comte, tout juste à l'est, par le groupe de promoteurs formé par Rivard, Drolet, David et Laurent. Abner Brown fait assurément partie des premiers artisans à s'établir dans le secteur. Il érige sur son terrain, en plus de sa fabrique, une maison en bois d'un étage et demi pour y loger sa famille¹. Le quartier est accessible et peu dispendieux, mais les infrastructures se font rares, ou tout simplement inexistantes.

Ainsi, à l'été 1869, la corporation du village de Saint-Jean-Baptiste construit un canal à la demande de ses voisins Jean-Baptiste Fafard et Cyrille Gervais. Le canal, au dire de Brown, « inonde la propriété [...] des égouts des rues et propriétés qui les avoisinent »². Brown se plaint aux instances du village que sa maison « se trouve presque inhabitable et malsaine attendu de l'humidité continue et la puanteur qui s'exhale de la cave ». Il tient Fafard, Gervais et la corporation responsables des « grands dangers attendu que l'humidité et la mauvaise odeur venant de l'humidité continue de sa cave pourraient occasionner des maladies ou des indispositions ». Le canal évoqué ici n'était probablement pas un ouvrage de maçonnerie très performant. Les premiers artisans établis dans ce secteur devaient assurément composer avec ce manque d'infrastructure et les contingences d'un développement fragmentaire.

Il est connu que les industries attirent les ouvriers à s'établir à proximité et c'est probablement le cas avec la manufacture de Brown. On retrouve par exemple

1. Obligation par Dame Harriet Quest, épouse de Abner Brown, en faveur de La Société de Construction Mutuelle des Artisans, greffe de Louis-N. Dumouchel, n° 3389, 18 novembre 1876, BAnQ.

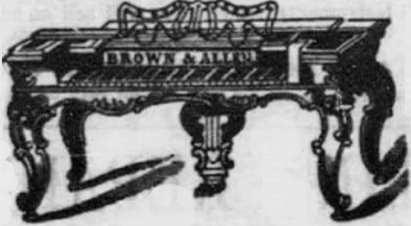
2. Projet de protêt par Mr Abner Brown à Corporation St Jean Baptiste & J.B. Fafard & Cyrille Gervais, greffe de Charles Ernest Ovide Belle, n° 643, 2 septembre 1871, BAnQ.

sur la rue Drolet, parmi les premiers propriétaires de la place Comte, les frères Ferdinand et Alfred Lapierre, deux fabricants de pianos qui n'ont jamais opéré à leur compte, tout comme William Brouillette et A. B. Patterson, qui résident à proximité de la fabrique durant la période. Aucune source ne permet d'établir l'identité de leur employeur, mais il est possible que leur choix de résidence ait été influencé par la proximité du lieu de travail. La fabrique de Brown pouvait certainement fournir de l'emploi à plusieurs artisans, considérant la popularité grandissante du piano à cette époque.

Malgré des difficultés financières au terme de la décennie 1870, la fabrique de la rue Cadieux demeure le siège de la Canada Piano Factory jusqu'à ce qu'un incendie la consume en 1884³. Au moment du sinistre, pas moins de vingt-cinq pianos sont en cours de fabrication, ce qui témoigne d'une production substantielle pour cette fabrique. L'édifice en bois est vieillissant et évalué à 1 200 \$, alors que les outils et gabarits pour la fabrication des instruments ont une valeur de 1 000 \$⁴. La compagnie était alors devenue la propriété de ses fils, George et Robert Godfrey Brown.

Abner Brown a eu douze enfants et deux femmes, étant devenu veuf peu de temps après son arrivée à Montréal. Un fils de son premier mariage, Edman, s'était établi à son compte en 1872, également au village de Saint-Jean-Baptiste⁵, avant de poursuivre sa route vers l'Ontario. Spécialisé en fabrication de harpes, Edman a présenté plusieurs instruments à l'Exposition universelle de 1876 à Philadelphie. Robert Godfrey Brown est pour sa part devenu l'un des pionniers du village de Saint-Jovite, dans les Laurentides. Premier marguillier du village, il a longtemps tenu le magasin général, en plus d'occuper les fonctions de maire de 1918 à 1929⁶.

ABNER BROWN,
MANUFACTURER & IMPORTER OF PIANOFORTES,
 33 GREAT ST. JAMES STREET,
Agent for Reichenbach's Pianofortes,



Likewise Brown & Allen's, of Boston.

It is only requisite to say Mr. Brown was ten years Foreman of the Regulating Department of the late Jonas Chickering, Esq., and was the leading workman in that gentleman's factory, during the time his instruments were gaining their reputation, where Mr. B. perfected and applied his PATENT GRAND ACTION. He is constantly manufacturing the Piccolo and the celebrated Cottage Piano of the same scale for which he received the prize of 1851. Pianos repaired and Tuned at the shortest notice.

ALL PIANOS WARRANTED FOR SEVEN YEARS.

Lovell 1856

Brown Abner, Canada piano factory, head of Cadieux, St. Jean Baptiste village

Lovell 1864

CANADA PIANO FACTORY,
 Abner Brown, proprietor; all pianos guaranteed for 7 years; 117 Upper Cadieux cor St Marie Anne

Lovell 1872

ORGUE A VENDRE

A cinq octaves, quatre tuyaux, pour une petite église de la campagne, 45 tons, et peut être changé à volonté; aussi, un Piano carré de première classe. Prix, \$20.

S'adresser à

EDMAN BROWN,
 Facteur de Pianos,
 137, rue St. Laurent, près le Mile End.
 19 AVRIL, — 1868

La Minerve, 24 avril 1873

3. *Morning Chronicle and Commercial and Shipping Gazette*, 24 septembre 1884.

4. *Morning Chronicle and Commercial and Shipping Gazette*, 24 septembre 1884.

5. *La Minerve*, 24 avril 1873.

6. <http://www.mairesduquebec.com/mairesduquebec/munic.php?id=5266> et ville de Mont-Tremblant.



LA JOHN W. PECK... LES CHEMISES DU MILE-END

Yves Desjardins

**Membre de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal,
administrateur de Mémoire du Mile End,**

auteur de l'Histoire du Mile End, paru en 2017 aux éditions du Septentrion

CONSTRUIT en 1903-1904, et agrandi à plusieurs reprises, l'édifice situé à l'intersection de Saint-Laurent et Saint-Viateur abrite, depuis 1997, le siège social canadien de la multinationale française Ubisoft. Il est également bien connu pour avoir contribué au caractère multiethnique du Mile End depuis le début du XX^e siècle. Pendant plusieurs décennies, des immigrants récemment arrivés – des Italiens, Juifs, Grecs, Haïtiens, Latino-Américains et Portugais – ont travaillé dans ses manufactures de vêtements. On connaît moins cependant le rôle joué par des militants socialistes juifs pour syndiquer les jeunes couturières canadiennes-françaises qui travaillaient là, lorsque l'immeuble abritait la compagnie John W. Peck.

Au début du XX^e siècle, l'industrie montréalaise du vêtement est surtout située au centre-ville. John W. Peck possède alors de petits ateliers dans ce secteur, spécialisés dans les vêtements pour hommes. En 1904, il sont regroupés dans une vaste manufacture, située plus au nord, afin de profiter de la proximité de la gare du Mile End, et du fait que Ville Saint-Louis offre un congé de taxes et une prime annuelle si Peck s'engage à embaucher une main-d'œuvre locale.

La compagnie devient alors le principal employeur de cette banlieue montréalaise, puisqu'en 1909, 236 de ses résidents y travaillent, soit plus de la moitié du personnel. Le recensement de 1911 indique que de nombreux immigrants récents, des Italiens et surtout des Juifs venus d'Europe de l'Est, se sont installés à proximité. Ils occupent les emplois considérés comme les plus qualifiés : coupeurs de tissus et presseurs. Toutefois, les couturières sont majoritaires, un travail alors considéré comme non-qualifié, même s'il demande de la dextérité. Il s'agit surtout de jeunes filles canadiennes-françaises qui résident chez leurs parents. Peck prend prétexte du fait que ce n'est qu'un revenu d'appoint pour payer des salaires de famine : à peine 1 \$ par semaine à

l'embauche et pas plus de 3 \$ après six ans d'expérience. La semaine de travail dure 55 heures, six jours par semaine avec de fréquentes périodes de chômage dans cette industrie cyclique. De plus, les syndicats traditionnels du vêtement ne rejoignent pas ces travailleuses, car ils sont organisés par corps de métier et regroupent les travailleurs spécialisés. C'est pour cette raison que des militants socialistes mettent sur pied, en 1914 à New York, l'Amalgamated Clothing Workers of America (ACWA), qui veut regrouper tous les employés d'une même entreprise dans un seul syndicat, peu importe leur métier.

L'ACWA, qui s'implante à Montréal début 1916, fait face à son premier test l'été suivant, lorsque Peck crée une diminution des salaires. En riposte, 400 ouvriers quittent leur travail. *Le Devoir* commente : « Les grévistes, dont près de 200 sont de nationalité canadienne-française, se tiennent unis avec leurs confrères unionistes, Juifs et autres¹. » Pour rejoindre les couturières, l'ACWA met sur pied une section francophone, la première dans l'industrie montréalaise de la confection. Les assemblées s'y tiennent en français, alors qu'auparavant l'anglais et le yiddish étaient les langues utilisées - une section italienne est également créée. Le président de l'ACWA, Sydney Hillman, expliquera ainsi ses motifs : « Aussi aguerris et endurcis que soit un représentant syndical, il ne peut éviter un choc sévère lorsqu'en se présentant à une réunion d'atelier, il se retrouve devant un auditoire de petites filles, dont certaines sont à peine adolescentes². » (Ma traduction).

Peck tente d'abord de régler le conflit avec les corps de métier spécialisés, surtout composés d'ouvriers juifs, mais échoue. *Le Devoir* écrit : « Ceux-ci ont refusé disant que dans une grève comme celle qui est entreprise il ne saurait être question de race. Les employés juifs n'ont pas voulu accepter ce qui était refusé à leurs compagnons canadiens-français et anglais³. » Après

1. « Grève d'ouvriers en confection », *Le Devoir*, 21 juin 1916, p. 5.

2. Cité par Gerald Tulchinsky, *Taking Roots. The Origins of the Canadian Jewish Community*, Stoddart, 1992, p. 220.

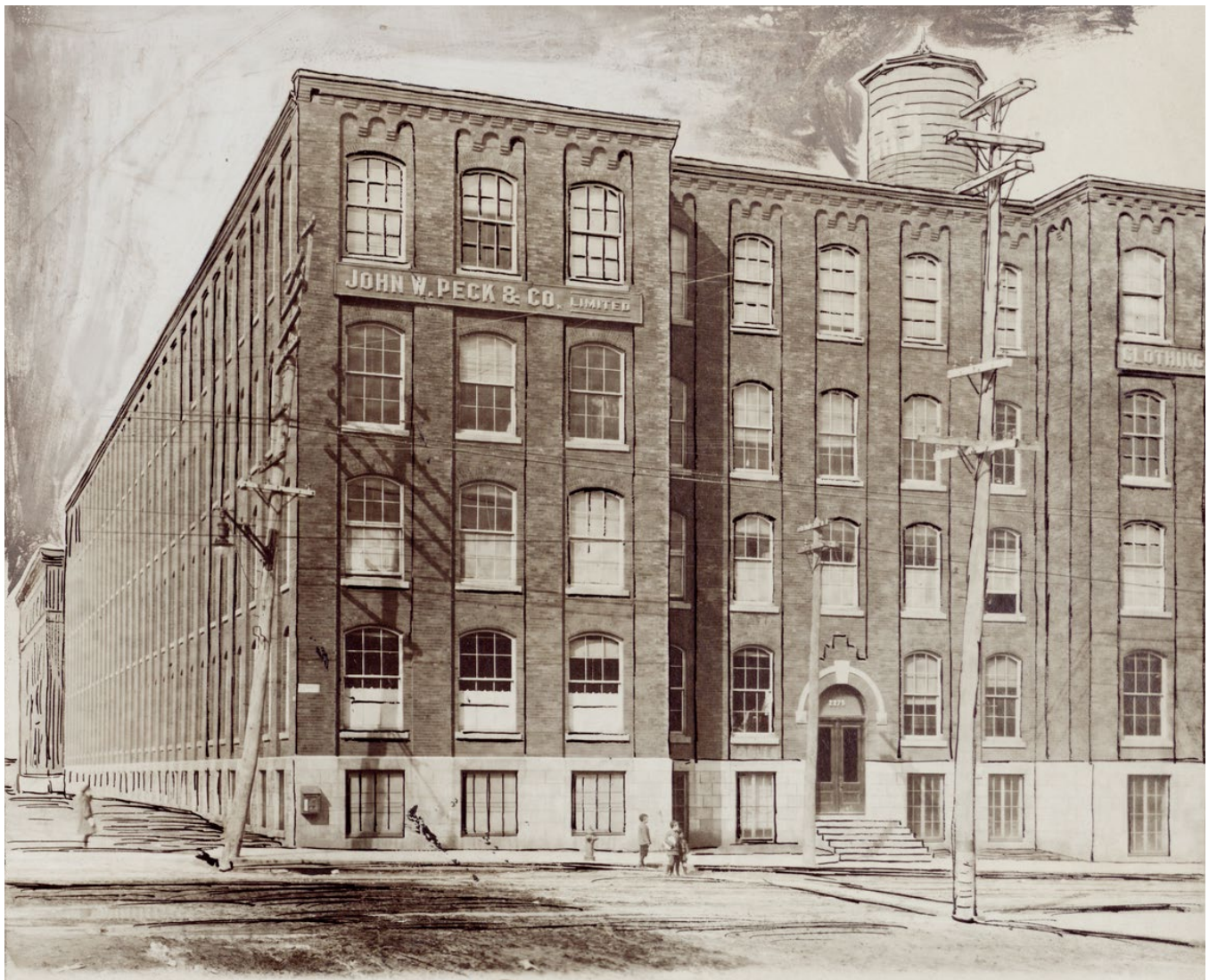
3. « La grève à la maison Peck », *Le Devoir*, 29 juin 1916, p. 5

cinq semaines, le conflit se solde par une victoire syndicale : les baisses de salaire sont annulées et le syndicat obtient sa reconnaissance. L'épreuve de force constitue aussi une avant-première, puisque l'ACWA va tenter d'imposer ses gains à l'ensemble de l'industrie montréalaise de la confection. Une grève générale de 5 000 ouvriers est déclenchée en janvier. Le règlement, en mai 1917, accorde des augmentations de salaires et la diminution de la semaine de travail. Celle-ci passe de 55 à 49 heures et, en 1919, à 44 heures sans réduction de salaires.

La négociation de 1919 entraînera toutefois un autre conflit de travail chez Peck. Le 31 mars, 150 ouvrières quittent leurs machines à coudre. Elles affirment que la compagnie n'a accordé la semaine de 44 heures qu'aux hommes. Une assemblée de solidarité réunit 2 000

personnes dès le lendemain. Outre la semaine de 44 heures pour tous, il y est également résolu que le 1^{er} mai soit déclaré jour férié. Peck plaide le malentendu et promet d'étendre progressivement la semaine de travail écourtée à tous.

Ces gains sont cependant de courte durée. Les patrons profitent de la récession du début des années 1920 pour contre-attaquer : ils recourent à la sous-traitance, au travail aux pièces à domicile et à la délocalisation de la production dans des petites villes de province. Dans le cas de Peck, une autre grève, en août 1925, jugée illégale, se solde par le congédiement de 181 syndiqués. Il faudra attendre 1937 et la célèbre grève des midi-nettes, dirigée notamment par Lea Roback, pour que les conditions de travail des ouvrières de la confection progressent à nouveau.



Fonds La Presse, BANQ, 06M_P833S3D0610_0009_1 (s.d.; probablement vers 1904-1910)



Bernard Vallée, animateur
en histoire et patrimoine à Montréal Explorations

DES BOTTES POUR FAIRE AVANCER DE LORIMIER

16 LA PRESSE, SAMEDI 20 SEPTEMBRE 1902

**Voilà une
Bonne
Occasion !**

Pourquoi n'en Profitez-
vous Pas ?

VISITEZ DONC LES TRAVAUX DE LA
GRANDE MANUFACTURE McCREADY
Qui va Occuper en Janvier Prochain
500 OUVRIERS

DeLORIMIER

IL VA FALLOIR LOGER TOUT LE MONDE.
C'est le Moment de Batir !

Les terrains vont augmenter de valeur de mois en mois, car le Chemin de Fer du Pacifique Canadien qui commence la construction de ses immenses Ateliers, va attirer dans cette localité si salubre et si pittoresque, au delà de **Dix Mille Employés.**

Nos Lots à Batir Se vendent à partir de \$250 en montant.
Les Conditions sont au gré de l'Acheteur.
Les Titres sont absolument Parfaits.

Nos Lots à Batir

Le Conseil de la Municipalité de DeLorimier, par acte passé devant Maître George Mayrand, Notaire, a repris de MM. A. et H. Lionais, toutes les rues qui leur appartenaient, à la condition expresse de fournir immédiatement à tout propriétaire désirant batir, l'eau, les canaux et les trottoirs et de tenir les rues en parfait état. De plus, les MM. Lionais se sont engagés à faire planter, dès cet automne, de nouvelles avenues d'arbres à ajouter aux superbes ombrages qui existent déjà, et de consacrer à cette embellissement une somme de mille dollars. Dans les conditions, en présence des facilités offertes aux acquéreurs de nos terrains, des avantages qui leur sont offerts par la municipalité, de la certitude d'une plus-value immédiate de leurs terrains, de la demande inévitable et pressante pour des quantités de nouveaux logements, un homme d'affaires pourrait-il hésiter ?

Les chars de la ligne Craig et Centre vous amènent sur les terrains, à l'angle de la rue Rachel et de l'avenue DeLorimier. ALLEZ-Y DEMAIN.

~~~~~

Pour tous renseignements, adressez-vous à  
**M. C. E. FOREST**, Secrétaire de DeLorimier, 723 avenue DeLorimier, ou à  
**M. ALFRED LIONAIS, Jr.**, Tous les après midi, de 2 à 5 heures p. m., à l'angle des  
rues Rachel et avenue DeLorimier,  
Nous enverrons gratuitement sur demande un plan illustré de ce terrain.

~~~~~

OU ENCORE A **A. & H. LIONAIS,**
PROPRIETAIRES, MONTREAL.
Bureau : 25 rue St Gabriel. Le soir : 403 ou 405 rue St Hubert.

La Presse, 20 septembre 1902

VOILÀ ce qu'on pouvait lire dans les journaux de Montréal l'été et l'automne 1902, pendant que l'on construisait la grande usine de chaussures et de bottes pour hommes, femmes et enfants *The James McCreedy Co.*, entre les rues Messier et Fullum, au nord de l'avenue du Mont-Royal. Celle-ci avait été prolongée en 1900 au delà de l'avenue De Lorimier, jusqu'à la rue Iberville.

Entre 1895 et 1909, le territoire compris entre l'avenue Papineau et la rue Iberville et entre la rue des Carrières

et la limite nord de Montréal (la rue Rachel approximativement), se constitue en municipalité distincte : le village De Lorimier. Dans les premières années, on n'y retrouve que quelques petites fabriques avec une main-d'œuvre limitée. Pour stimuler la création d'emplois sur le territoire du village et amener des travailleurs et leurs familles à s'y établir, le conseil municipal adopte une stratégie ayant déjà fait ses preuves dans d'autres banlieues, c'est-à-dire inviter des industries à déménager leurs installations dans la municipalité, grâce à certains avantages pour elles assortis de conditions favorables au développement de la municipalité.

Dans sa thèse de maîtrise présentée en 2018, notre consœur de la Société d'histoire du Plateau, Amélie Roy-Bergeron, nous présente ainsi la démarche du village De Lorimier :

« (...) le Conseil municipal vote de nouveau un règlement prévoyant l'octroi d'un bonus à une manufacture. Cette fois, les électeurs ratifient le contrat proposé à *The James McCready & Co.*, une compagnie manufacturant des bottes et des chaussures, aux conditions suivantes : exemption de taxes (sauf les taxes d'eau et d'égout) pour 25 ans et bonus de 16 000 \$ remis un mois après l'ouverture de l'usine. De plus, pour s'assurer de la pérennité de l'implantation de l'usine, les clauses suivantes ont été ajoutées : si l'usine cesse ses opérations dans les dix premières années, pour cause d'incendie (et de non-reconstruction) ou autre, le bonus devra être remboursé. Aussi, pour stimuler l'embauche de résidents de la municipalité, il est établi que les employés devront être majoritairement des ouvriers de De Lorimier. »

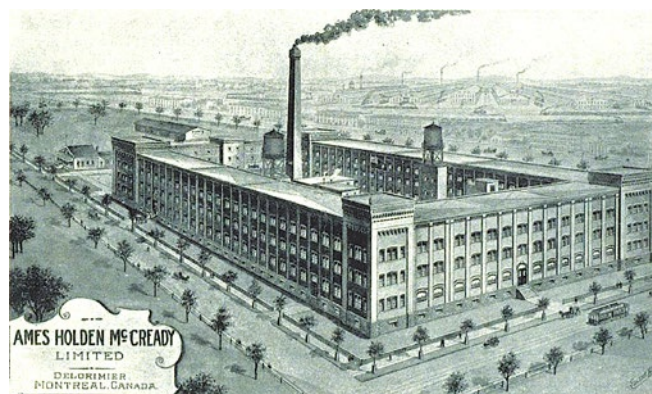
Adopté le 21 novembre 1901, le règlement du conseil est approuvé presque unanimement le 16 décembre suivant par les électeurs. C'est le prolifique architecte William Edward Doran (1854-1923) qui prépare les plans de la manufacture de trois étages en brique. La manufacture sera mise en opération le 7 janvier 1903. En 1902, Clodomir E. Forest, secrétaire-trésorier du village, peut écrire :

« Cette manufacture est maintenant construite et sera en opération dans quelques semaines. C'est l'un des plus beaux et des plus spacieux édifices de ce genre, mesurant 170 pieds [52 m] de front sur l'avenue Mont-Royal, 230 pieds [70 m] de front sur la rue Messier et 230 pieds de front sur la rue Fullum. Rien n'a été épargné dans la construction de cette manufacture, laquelle est pourvue de toutes les machineries et améliorations modernes et d'un magnifique système de protection contre l'incendie. Cette manufacture emploiera immédiatement 400 à 500 ouvriers.

Aussi, la construction, qui avait été nulle jusqu'ici, a-t-elle pris de l'essor à DeLorimier [sic]. L'on compte actuellement 26 maisons construites depuis 1901, et 37 en voie de construction : et, si l'on en juge par la vente des lots à bâtir, des centaines d'autres seront certainement érigées le printemps prochain. »

La population du village De Lorimier passe de 500 personnes, lors de sa fondation en 1895, à 2 257 personnes

en 1904, un an et demi après l'ouverture de *The James McCready Co.*, et à plus de 8 000 personnes en 1909, lors de son annexion à Montréal.



Ames Holden McCready Limited. BANQ, Albums Massicotte.

The James McCready & Co. est fondée en 1867. En 1895, la compagnie est considérée comme l'une des principales entreprises de Montréal, produisant de 12 000 à 15 000 paires de bottes et de chaussures par semaine, ce qui est considérable à l'époque. De son côté, la compagnie *Ames Holden & Co.*, un autre géant de la chaussure, est fondée en 1853. Elles fusionnent en 1911, pour devenir la *Ames Holden McCready*, devenant ainsi l'une des plus grandes du pays. L'usine de l'avenue du Mont-Royal n'est pas la seule de l'entreprise.

En 1915, *Ames Holden McCready Ltd*, qui serait alors le plus grand fabricant de chaussures du Canada, reçoit une commande du gouvernement pour des chaussures destinées aux officiers et aux soldats au Canada et en Angleterre. En l'espace de trente-trois jours, la compagnie fournit 32 217 paires de bottines en cuir et 30 000 paires de chaussures en toile, soit la plus grande quantité de chaussures fournie par un fabricant.

La compagnie, qui va considérablement agrandir son édifice, maintient ses activités à De Lorimier bien après l'annexion du village à Montréal, en 1909. Plus tard, de 1928 à 1968, l'édifice sert d'entrepôt à la compagnie Eaton. C'est à cet endroit que sont préparés les chars pour le grand défilé annuel du Père Noël. La parade emprunte le boulevard Saint-Joseph pour se diriger ensuite vers le magasin du centre-ville par l'avenue du Parc. Les gens du Plateau ont ainsi droit, avant tout le monde, au départ du Père Noël et aux nombreuses fanfares qui l'accompagnent.

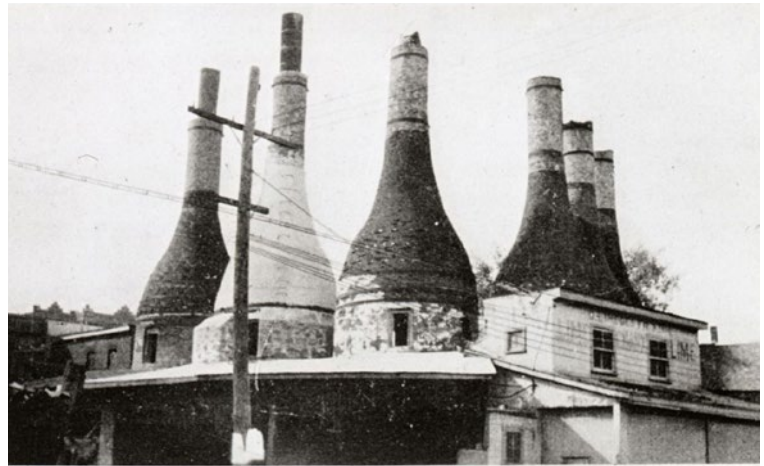
L'INDUSTRIE DU PLATEAU EN IMAGES



Gabriel Deschambault
Vice-président de la SHP

L'industrie de la *fabrication de la chaux* est très présente dans le quartier à partir du début du dix-neuvième siècle. Elle apparaît avec l'exploitation des carrières de pierres calcaires du secteur. La chaux est essentielle dans l'assemblage des maçonneries de brique ou de pierre. On voit ici les fours à chaux de la rue Cadieux (De Bullion) au nord-ouest de Marie-Anne. Ils apparaissent déjà sur un atlas de 1870.

BAnQ E20,S44,SSI,P225



Source de la photo : Archives de La Presse.

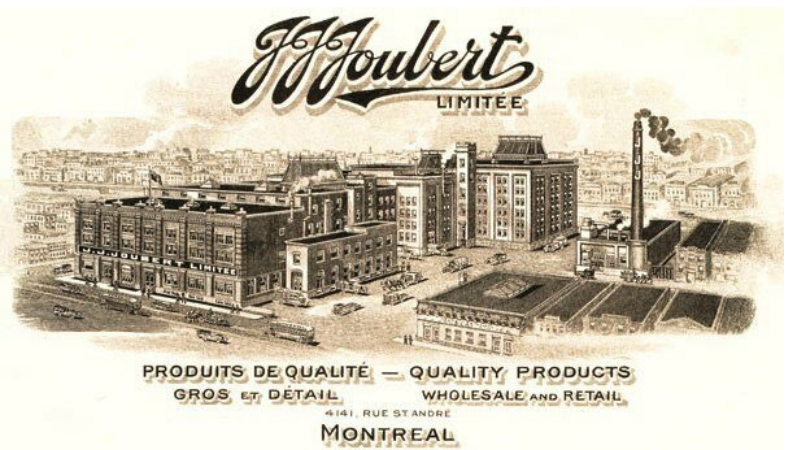
L'industrie *agro-alimentaire* trouvait également une large place sur le Plateau avec les grands abattoirs de l'Est, qui étaient situés à l'extrémité de l'avenue du Mont-Royal, sur un vaste terrain entre la rue Frontenac et les voies ferrées. Les animaux arrivaient par le train du Canadien Pacifique dont les voies longeaient l'installation. Dès leur arrivée, les animaux faisaient l'objet de transactions entre les grossistes souhaitant se procurer une certaine qualité d'animaux en particulier. Les abattoirs ont été en place de 1881 jusqu'à 1977 environ, soit pendant presque un siècle.

L'industrie des *produits ménagers* a aussi occupé une bonne place. On voit ici l'installation de la compagnie d'eau de javel La Parisienne sur la rue Garnier en 1914, un peu au nord de Mont-Royal. Il est intéressant aussi de rappeler que ce produit a été commercialisé en 1898 à Montréal par un émigré belge, Monsieur Louis Fyon, qui a élaboré la version montréalaise sur la rue de Brébeuf, au sud de Marie-Anne.

Source de la photo collection Marcel Paquette



L'industrie *laitière* avait également une place importante dans le Plateau avec l'immense complexe industriel de la Laiterie J.J. Joubert. L'installation occupait presque tout le quadrilatère de Saint-André à de Mentana et de Rachel à Duluth. La laiterie a innové entre autres avec les bouteilles de verre, la pasteurisation, le lait dans les écoles, etc. Dans son domaine, c'était une industrie modèle, qui a influencé tout le marché des produits laitiers au Québec et au Canada.



Encore dans le domaine des *produits ménagers*, l'usine principale de l'entreprise Moulin Océan était située rue De Lanaudière au nord de Mont-Royal. Le bâtiment est toujours debout aujourd'hui. Cette entreprise avait pour caractéristique d'opérer dans divers lieux de production, pour de nombreux produits. Son produit le plus connu est bien sûr l'empois chinois, qui se retrouvait seul sur les tablettes des magasins, au moment où l'empesage des chemises était la norme. Les petites usines s'implantaient au beau milieu des secteurs résidentiels à cette époque où le zonage et la ségrégation des fonctions ne semblaient pas préoccuper les gens.

L'industrie *ferroviaire* était très présente dans le quartier avec toute l'infrastructure nécessaire au fonctionnement du transport collectif par tramway. Ce mode de transport est à la source du développement rapide du Plateau Mont-Royal. Le premier tramway électrique, en 1892, circulait dans nos rues. L'immense remise de la rue Fullum, angle Mont-Royal accueillait de nombreuses lignes assurant la liaison avec la grande ville, et c'est d'ailleurs à cet endroit que l'on remisa le tout dernier tramway montréalais en 1959. La photographie nous montre les installations complexes de la Montreal Tramway Company, angle Mont-Royal et du Parc. Plusieurs compagnies utilisaient les rails à ce carrefour et il fallait être minutieux dans l'installation.



L'INDUSTRIE DE LA GLACE À MONTRÉAL

Gabriel Deschambault
Vice-président de la SHP

Au moment de la parution de ce bulletin, peut-être serons-nous au beau milieu d'une canicule! 30 degrés à l'ombre! Ce n'est pas drôle! Notre bulletin trouvera donc son lectorat à la recherche de fraîcheur soit en sirotant un breuvage rafraîchissant, soit sous la brise d'un climatiseur bienfaisant. Mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Avant que son usage ne se démocratise dans les années 1940, et qu'il s'installe dans la plupart des cuisines, le réfrigérateur moderne venait ainsi y remplacer les anciennes glacières. Petites et plus ou moins bien isolées, ces petits meubles de bois recevaient les denrées périssables de la famille. Lait, beurre, fromages, viandes y trouvaient leur place, à côté du bloc de glace qu'on y glissait et qui assurait tant bien que mal leur conservation. L'exiguïté du petit meuble explique pourquoi on retrouvait des petites épiceries à chaque coin de rue. Il fallait acheter en petites quantités et donc plus souvent. Le supermarché n'aurait pu être inventé à l'époque des petites glacières.

Alors; il faut bien les alimenter en glace ces milliers de glacières montréalaises. Dans les premiers temps de la colonie, les familles vivent plus en autarcie; mais avec l'augmentation de la population, l'étalement urbain et le travail plus spécialisé des individus, il faut que quelqu'un prenne la relève. C'est ainsi que l'on voit apparaître aux alentours de 1850, une nouvelle industrie: celle de la glace.

Vous pensez qu'il ne s'agit que de quelques cubes de glace? Le *Canadian Illustrated News* de 1882 parle

de 60,000 tonnes de glace qui doivent être récoltées et entreposées chaque année pour satisfaire la demande montréalaise. Le journal *La Patrie* du 24 février 1898 fait état d'une consommation de 100,000 tonnes de glace par année à Montréal. À elles seules, les brasseries en consomment 50,000 tonnes supplémentaires. L'année suivante on parle de 150,000 tonnes. La demande croît sans cesse! Ces chiffres donnent « froid » dans le dos!

LA RÉCOLTE

Au moment où l'urbanisation se limite à la vieille ville et ses faubourgs, la glace est récoltée sur le fleuve Saint-Laurent, dans le secteur du pont Victoria. Plus tard, on ira aussi au Lac Saint-Louis ou au Lac des Deux-Montagnes.

La récolte débute vers février au moment où la glace a bien gelé. On enlève la neige sur le dessus de la surface afin de permettre une épaisseur de gel plus importante. Les ouvriers préparent le travail de marquage avec différents instruments et effectuent plusieurs opérations. Après avoir fait des incisions sur une certaine profondeur, on termine la coupe en sciant avec de longs « godendards ». On pratique ainsi un long corridor dans la surface glacée, par lequel on dirigera les blocs coupés vers les traîneaux de transport puis vers les glacières.

Les dimensions et le poids des blocs varient entre l'époque de la coupe manuelle, où l'on parle de pièces de 4 pieds (120 cm) par 2 pieds (60 cm) et autant en épaisseur, pesant 300-400 livres (135 à 180 kg) (1). Il y a aussi l'époque du travail mécanisé, avec scies motorisées et camions de transport, alors que les blocs peuvent même atteindre 1200-1500 livres. Au moment de la livraison dans les résidences, les blocs ont déjà été taillés en plus petites dimensions et le livreur complète le travail avec son pic à glace afin de tailler les morceaux qui seront livrés en blocs de 25 ou 50 livres, selon la demande. Les prix des blocs, dans les années 1940, sont respectivement de 0,15 \$ et de 0,25 \$.

La littérature nous suggère que la main-d'œuvre qui procède à la récolte de la glace proviendrait en bonne part des fermes autour de la ville.

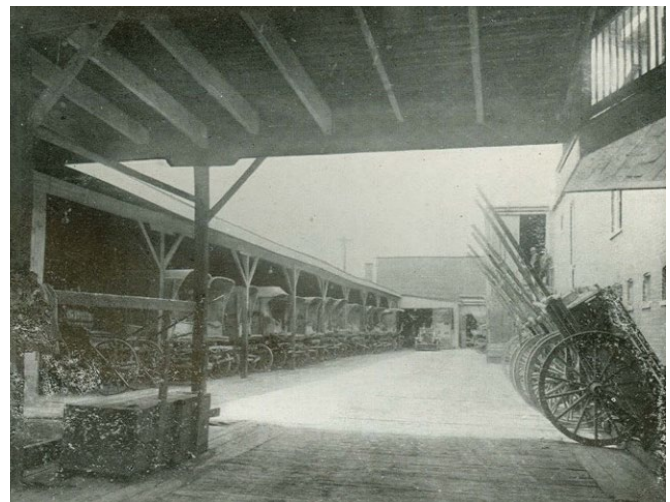
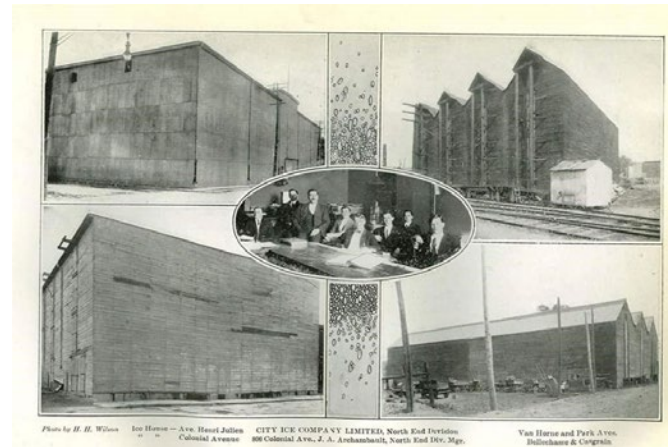


Glacière (Ice House) à l'Île-des-Soeurs, vers 1859. James Duncan (1806-1881), Royal Ontario Museum, 2018_16533_2.

LA CONSERVATION

Une fois la glace récoltée, il faut l'acheminer vers les grandes glacières qui vont permettre de la conserver toute l'année durant. Comme la ville s'est agrandie, on retrouvera plusieurs de ces glacières implantées dans les quartiers afin de limiter les temps de transport vers la clientèle lors des grandes chaleurs de l'été. Ces glacières sont d'imposants bâtiments de plusieurs étages de hauteur. Les façades sont aveugles et les murs, très épais, sont isolés au bran de scie. On empile les blocs en les séparant aussi de bran de scie afin d'éviter qu'ils ne se collent ensemble.

À Montréal, on retrouve entre autres la City Ice Company Ltd, fondée en 1842, l'une des plus importantes de Montréal. Dans le Plateau, sa division North End (qui correspond au territoire de Saint-Louis du Mile-End) opère plusieurs glacières et possède une imposante flotte de voitures et de chevaux. On parle de 200 employés et de 122 chevaux. La glace provient du Lac des Deux-Montagnes. Les photographies nous présentent la situation en 1913, notamment les quatre grandes glacières de Ville Saint-Louis (2).



*Les installations de la City Ice Company Ltd,
de la Division North End*

Notes :

1. André Laniel « De la coupe à glace au réfrigérateur » FHQ vol. 23 no. 1
2. « North End Montreal » Archives de la Ville de Montréal V-3035.38-1



Justin Bur,
Membre du CA de la SHP et membre
de Mémoire du Mile End

LE PLATEAU, ROYAUME DE L'AUTOMOBILE FORD !

LA Ford Motor Company fait son apparition dans les annuaires de Montréal en 1911 à l'adresse 7, Park Avenue - aujourd'hui au 3447, avenue du Parc, soit la partie la plus au nord du bâtiment du supermarché Provigo - dans un nouveau garage construit à l'emplacement d'un contracteur général. C'est une première incursion dans ce qui était depuis longtemps une avenue résidentielle de prestige. Ford y reste moins de deux ans, laissant la place à un concurrent, Chrysler, et déménage au 2107, rue Sainte-Catherine Ouest près de la rue du Fort. Cet emplacement sera également cédé rapidement à un autre concurrent, Chevrolet.

En 1913, face à une croissance spectaculaire des ventes, Ford décide de construire une série de petites usines d'assemblage dans différentes villes canadiennes à proximité de voies ferrées du Canadien Pacifique avec, bien sûr, un embranchement privé jusqu'à la porte de chaque usine. Les pièces sont importées de la maison-mère à Détroit, à un tarif douanier bien moins élevé que pour une auto complète. Tout le matériel est expédié par train vers ces usines où l'assemblage final est effectué par la main-d'œuvre locale. L'entrepôt de pièces, les bureaux administratifs, les équipes de vente, la salle d'exposition et le service après-vente se trouvent sous le même toit – ce toit, disait-on, pouvait servir de piste d'essai. Ce sont de vraies succursales complètes permettant à Ford de montrer son leadership dans le marché automobile à ce moment critique de son envol. Elles entrent en fonction en 1914 et 1915 à Toronto, London, Winnipeg et Montréal.

La conception des nouvelles usines canadiennes est confiée à l'architecte Albert Kahn (1869-1942), originaire d'Allemagne, installé depuis sa jeunesse à Détroit. Déjà bien connu des deux côtés de la rivière Détroit, il était l'architecte préféré non seulement de Ford mais aussi de Hiram Walker, producteur du whisky Canadian Club à Walkerville, une banlieue de Windsor. D'ailleurs, la première adresse de Ford au Canada était à Walkerville, devenue peu après Ford City, en Ontario, les terrains adjacents ayant été transformés en ville corporative. La communauté canadienne-française du sud-ouest de

l'Ontario, présente depuis la fondation de Détroit par le Montréalais Antoine de La Mothe-Cadillac en 1701, a mené à Ford City, en 1917, une résistance farouche mais finalement vouée à l'échec contre le Règlement 17, qui visait à imposer l'unilinguisme anglais dans les écoles catholiques de l'Ontario. Walkerville et Ford City seront annexées à Windsor en 1935.

La Presse, 31 octobre 1914, p. 13 – première publicité annonçant la nouvelle adresse

Même si Kahn a eu une production architecturale variée – églises, écoles, grandes demeures, banques – il est surtout connu pour son architecture industrielle. En collaboration avec son frère Julius, ingénieur pionnier des structures de béton armé, il a été l'un des principaux concepteurs d'usines en Amérique du Nord dans le premier tiers du XX^e siècle et l'architecte le plus important de Détroit. Les usines d'assemblage de Ford Canada de

1913 font partie de l'époque de la construction industrielle en béton à plusieurs étages (1908-1921 dans la carrière de Kahn). Elles ont essentiellement la même facture et les mêmes détails ; celle de Toronto, au 672, Dupont Street, possède un étage de plus. Mais elles pouvaient toutes être rehaussées au besoin : un article de journal sur l'usine de Montréal affirme que le bâtiment de 4 étages pouvait facilement supporter 10 étages.

L'usine Ford de Montréal, ouverte le 31 octobre 1914 au 125, avenue Laurier Est, aujourd'hui le 201, s'est fait amplement connaître dès janvier 1915. La Montreal Automobile Trade Association, qui s'apprêtait à tenir son deuxième Salon de l'automobile dans les locaux des paquebots Allan, rue de la Commune, décide à la dernière minute de changer de lieu pour le nouvel édifice Ford. L'événement, dont le discours d'ouverture est prononcé par le secrétaire d'État provincial, bénéficie d'une ample couverture dans les journaux, ce qui en assure la notoriété et, du même coup, profite à l'édifice Ford.

Les nouvelles usines d'assemblage de 1913-1914 sont rapidement dépassées par les avances technologiques. À partir de 1922, Albert Kahn ne dessine que des usines à un étage, ce qui permet à ses clients d'installer de vastes lignes de production. Ford Canada va construire à Windsor et à Toronto et finalement, en 1953, déménagera le gros de sa production canadienne à Oakville, en banlieue ouest de Toronto. L'installation de Montréal reste pourtant en service jusqu'en 1943, lorsque les lieux sont réquisitionnés pour la production de guerre. Deux



La Presse, 13 octobre 1934, p. 104

compagnies, Cusson Frères et L'Auto-Neige Bombardier, fondée en 1942 et devenue célèbre, y font la production de véhicules militaires.

Après la guerre, Electrolux y fabrique des aspirateurs pendant presque vingt ans.

En janvier 1965, quand les travaux de la station de métro Sherbrooke minent la stabilité de l'ancienne maison Cherrier, devenue l'école Aberdeen, puis l'école secondaire Notre-Dame-de-l'Espérance, les élèves sont relocalisées dans différents lieux avant de se retrouver à l'automne 1965 aux étages de l'ancien édifice Ford. Deux ans plus tard, l'école secondaire Saint-Stanislas est relocalisée dans un nouveau bâtiment mitoyen, avenue de Gaspé ; les deux structures sont interconnectées. Les deux écoles seront remplacées par la polyvalente Émile-Nelligan, au 4750, avenue Henri-Julien - aujourd'hui l'ÉNAP - dans une transition s'étalant entre 1970 et 1977. L'édifice de l'avenue Laurier sert alors pour des bureaux et des entrepôts.

Le programme de développement «Plaza Laurier» de 1992 englobe l'ancien édifice Ford et les terrains voisins sur l'avenue Henri-Julien. Une partie de ce développement, soit un bloc de logements à loyer modique des architectes Boutros + Pratte, est primée par l'Ordre des architectes du Québec. La partie commerciale, elle, connaît un sort moins heureux. Entre 1996 et 1998, l'édifice Ford est reconstruit. On détruit les murs extérieurs d'Albert Kahn ; deux étages sont ajoutés aux quatre existants et la façade est habillée selon la mode du jour – avec un pastiche de la corniche d'origine plaqué au-dessus du rez-de-chaussée. Depuis 2002, le bureau d'arrondissement du Plateau-Mont-Royal figure parmi les locataires de cet édifice.

Sources principales :

– Bloomfield, Gerald T. 1985. «Albert Kahn and Canadian Industrial Architecture 1908-1930». *Journal of the Society for the Study of Architecture in Canada* 10 (4) : p. 410.

– Archives de la Ville de Montréal, dossiers de rue, Avenue Laurier (VM166 –R3114-2).

– *La Presse*, 31 octobre 1914, p. 21 ; 9 janvier 1915, p. 22 ; 25 janvier 1915, p. 3 (ouverture et salon de l'automobile).

– *Le Devoir*, 10 février 1943, p. 8 : «Matériel de guerre en place d'autos».

Une partie de la recherche a été effectuée par l'auteur pour une fiche du parcours *Découvrir Montréal industriel – Mile End* de l'Association québécoise pour le patrimoine industriel.

Merci à Yves Desjardins qui m'a fait connaître le premier emplacement de Ford, avenue du Parc.

LES PRODUITS ALIMENTAIRES OUIMET-CORDON BLEU



Huguette Loubert,
membre du Conseil d'administration de la SHP

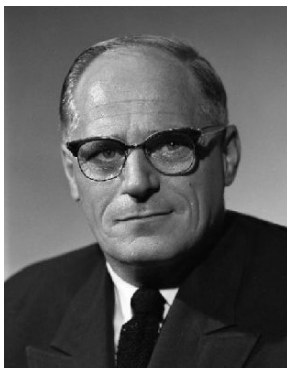
Les produits alimentaires Cordon Bleu étaient et sont toujours bien présents dans la vie de beaucoup de consommateurs. La Compagnie Ouimet-Cordon Bleu a été fondée en 1933, en pleine dépression, sur le Plateau Mont-Royal par J.-René Ouimet. Elle célèbre fièrement cette année son 90^e anniversaire.

Cette aventure a commencé au sous-sol de la maison familiale au 5151, avenue de l'Esplanade, au coin de la rue Fairmount, qui avait été construite en 1910 par Wilfrid Ouimet, le père, alors entrepreneur en construction.



*Maison familiale des Ouimet au 5151, avenue de l'Esplanade.
Source : Google Street View.*

LE FONDATEUR



J.-René Ouimet (1904-1979) Photo : BAnQ numérique

J.-René Ouimet est né à Montréal en 1904 près du Marché Saint-Jean-Baptiste, rue Rachel. Très jeune, il démontre un goût pour les affaires en livrant des commandes pour son frère épicier ou des télégrammes du CN/CP. À vingt ans, après un cours au O'Sullivan Business College, il décroche son premier emploi chez les Fromages Baumert Château, qui sera racheté par Borden plus tard. Tout d'abord employé à tout faire, il accède rapidement au poste de comptable, qu'il occupe pendant trois ans puis devient ensuite gérant du bureau de Montréal. En 1928, il occupe le poste de directeur des ventes pour tout l'Est du Canada, jusqu'à la fondation de la maison J.-René Ouimet Ltée, en 1933.

Ambitieux et ayant acquis une solide expérience dans l'alimentaire, il emprunte 20 000 \$ pour devenir le distributeur des fromages Baumert et Château, et à la suite de l'incorporation de sa compagnie, il obtient la distribution des produits Hellmann's : mayonnaise, relish, moutarde et autres. Les ventes progressent lentement car la crise économique sévit toujours. Il ajoute à ces produits, en 1937, une vingtaine de fromages importés d'Europe et ses affaires s'améliorent.

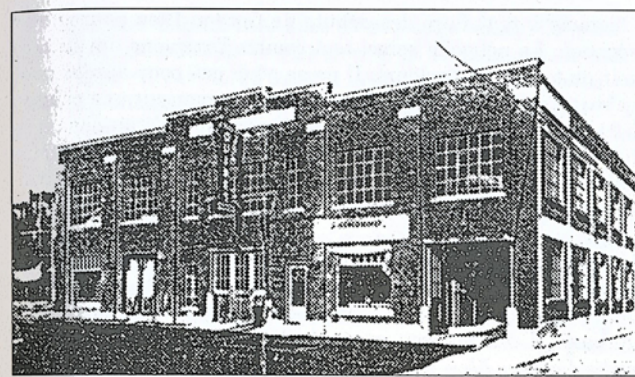
Entretemps, il s'est marié en 1929 avec Thérèse Drouin, fille du fondateur de l'Institut généalogique Drouin. Ils auront trois enfants et Thérèse sera une efficace collaboratrice. Ils habitent la maison familiale de l'avenue de l'Esplanade, qu'ils rachèteront en 1934 à madame Ouimet mère. Au sous-sol il y a le bureau d'administration et à l'arrière, le garage et l'entrepôt. Ses frères Ernest, Lucien et Aldéric se joignent à l'équipe, mais J.-René demeurera, jusqu'en 1963, l'unique actionnaire de son entreprise.

En 1941, la situation change. Les fromages importés n'étant plus disponibles à cause de la guerre, il faut trouver d'autres débouchés. L'administration est relogée au 2407, avenue du Mont-Royal, entre les rues d'Iberville et De Lorimier. C'est là que va démarrer la véritable entreprise de distribution et par la suite, de fabrication des conserves alimentaires Cordon Bleu.

NAISSANCE DE CORDON BLEU

Au moment où J.-René Ouimet s'incorporait, madame Faille, leur nouvelle voisine de l'avenue De Lorimier, cuisinait avec des moyens rudimentaires des conserves de pâtés de viande qu'elle mettait en boîte sur son balcon. Ses fils Lucien et Aimé s'occupent de les distribuer, ce qui n'est pas facile en temps de dépression. Les affaires progressent et Lucien fonde une compagnie en 1935 avec une nouvelle sertisseuse électrique pour fermer jusqu'à dix-sept boîtes de pâté à la minute. Ces pâtés sont vendus sous la marque Cordon Bleu. L'expansion se continue en déménageant rue Papineau (près de Rosemont) et deux actionnaires se rajoutent et prennent le contrôle. En 1939, la nouvelle compagnie s'incorpore et deux autres actionnaires se joignent aux nouveaux propriétaires. Les frères Faille continuent de travailler à la fabrication des pâtés de foie et de jambon ainsi que de poulet désossé avec quelques employés. Les temps sont durs et il faut être ingénieux pour pouvoir s'approvisionner de porc, veau et poulet. En 1946, l'usine emménage au 4351, rue d'Iberville, occupe le sous-sol et le rez-de-chaussée, et plus tard les deux étages. C'est en 1942 que J.-René Ouimet arrive pour sauver l'entreprise et la faire croître. Ce dernier obtient alors l'exclusivité de la distribution des produits Cordon Bleu pour le Québec et le Canada.

J.-René Ouimet achète la même année un bâtiment de 15 000 pieds carrés au 4837, rue Boyer. Il s'agit d'une station d'essence et d'un garage qui sera bien utile pour approvisionner son parc de camions, les taxis et un flot de voitures du quartier.



Édifice du 4837, rue Boyer en 1945. Source: Livre Ouimet - Cordon Bleu Inc. 60 ans – Ouimet-Cordon Bleu éditeur- 1995

Dès 1944, il acquiert 20 % des actions de Cordon Bleu et siège au conseil d'administration. Quatre ans plus tard, il en devient président et prendra le contrôle complet de la compagnie en 1950. Au cours de ces années, les ventes de Ouimet étaient passées de 400 000 \$ à 2 000 000 \$. L'achat de 3 lots adjacents sur la rue Boyer

permettra de doubler la surface occupée par la compagnie en 1950.

LE RAGOÛT DE BOULETTES

L'idée du ragoût de boulettes a germé un certain soir de tempête de l'hiver 1952 quand J.-René Ouimet est hébergé chez un cultivateur de Sainte-Adèle. Pour retrouver le goût des boulettes des Fêtes, il demande à sa mère d'en créer la recette. Une trentaine de versions de recettes sont testées par les employés... Les premières années, chaque boulette était roulée à la main, déposée dans les boîtes et arrosée de sauce. Il faudra attendre 1960 pour d'autres versions de ce ragoût avec des ajouts de légumes. La popularité de ce produit doit aussi beaucoup à la publicité à la télévision qui a fait monter les ventes en flèche dès 1953, année de l'arrivée de Radio-Canada en ondes.

LA SUCCESSION



J.-Robert Ouimet (1934-2018). Source: Site Economy of communion

J.-Robert Ouimet entre dans la compagnie au début des années 1960 après avoir terminé ses études en sciences politiques et en administration. En 1965, il est l'unique actionnaire de l'entreprise qui devient, sous sa gouverne, l'un des principaux fabricants de conserves alimentaires du Canada. De nombreuses acquisitions ont contribué à son expansion et à la présence de quatre grandes marques encore sur le marché: Cordon Bleu, dont nous avons abondamment parlé, Paris Pâté en 1983, les ragoûts et les fèves Clark en 1990 et 1991 - compagnie fondée en 1877 à Montréal - et les produits ESTA, apparus aussi dans les années 1990. La marque Clark Foods a été fondée pour créer de nouveaux produits qui répondent aux goûts du marché américain.

Le holding familial privé OCB détient dorénavant Les aliments Ouimet-Cordon Bleu, où travaillent actuellement plus de 120 employés et dont le siège social est situé à Ville d'Anjou.

L'INDUSTRIE DU PAIN À MONTRÉAL



André Rousseau,
membre de la SHP



Sylvain Rousseau

Au dix-neuvième siècle, et même au début du vingtième siècle, il est courant de noter la présence de petites boulangeries artisanales qui s'intègrent au tissu urbain des quartiers anciens. La production du pain n'est pas encore industrialisée. Toutefois, certains boulangers adoptent de nouvelles technologies et finissent par se regrouper. E. J. Stuart de Montréal s'associe à George Weston de Toronto et à trois autres boulangers pour créer «Canada Bread», une boulangerie pancanadienne de grande importance. Plus tard, cette tendance va s'amplifier lorsque les grandes minoteries vont participer au mouvement. Avec la lecture de cet article, on comprend que J.A. Brosseau s'associera à ses frères et qu'ils deviendront également des joueurs importants dans le volet industriel de la boulangerie montréalaise.



Photo André Rousseau
Trois initiales énigmatiques sculptées dans la pierre

Depuis 40 ans, j'entre à la maison tous les jours en passant en dessous d'une pierre grise où sont sculptées trois lettres et une date : J.A.B. 1906. Je me doutais qu'il s'agissait de l'année de construction de mon triplex sur l'avenue Christophe-Colomb, mais je n'avais aucune idée de ce que les initiales J.A.B. signifiaient jusqu'à ce que mon voisin Gabriel Deschambault m'explique qu'il s'agissait des initiales du réputé boulanger J.A. Brosseau. Celui-ci avait fait construire plusieurs maisons dans le voisinage, particulièrement autour de sa boulangerie de la rue Boyer.

Pour le thème de ce bulletin, il m'a semblé opportun d'écouter les conseils de mon épouse qui me rappelle parfois de prendre le temps de lire les plaques historiques que nous rencontrons quand nous marchons dans le Plateau. Accompagné de mon frère Sylvain, à la retraite comme moi, j'ai ainsi pu, à partir de ces initiales, reconstruire l'histoire de Joseph Alfred Brosseau, boulanger, et faire revivre, le temps d'un article, ce métier historique de boulanger sur le Plateau.

Nous sommes en 1900 et il y a de l'énergie dans l'air. Le village de Saint-Jean-Baptiste, un quartier ouvrier, est en pleine expansion. La vie de quartier est animée, l'atmosphère du village est conviviale et chaleureuse.



Photo Fonds d'archives de Robert Caron

Les journaux commencent à devenir plus accessibles aux ouvriers grâce à la baisse des coûts de production et à la hausse des salaires. Ils s'adressent plus directement aux ouvriers en proposant des sujets qui les concernent, tels que les grèves, les conditions de travail, les lois du travail et les syndicats.

Joseph Alfred (J.A.) Brosseau, né à St-Hubert en 1875 d'un père cultivateur, arrive donc à Montréal à l'âge de 14 ans, en apprentissage à la boulangerie Perras, rue Shannon. Une fois son métier bien appris, à l'âge de 24 ans et avec 190 \$ en poche, il marie Eulalie Plante en 1899 et ouvre sa première boulangerie au coin de l'avenue du Mont-Royal et de l'avenue Laval, en banlieue de Montréal. J.A. boulange la nuit et livre le pain le jour, parfois aidé de son épouse.

Quand il déménage sa boulangerie rue Rivard, il engage un deuxième employé avec une deuxième voiture tirée par un cheval. Comme il continue de grandir, il déménage encore en 1902 sur le côté est de la rue Boyer, entre Marie-Anne et Rachel, où il fait travailler deux autres boulangers et deux livreurs. C'est en 1910 qu'il introduira dans sa boulangerie agrandie ses premières machines, des pétrins mécaniques.

Entre 1902 et 1910, J.A. achète des terrains autour de sa boulangerie de la rue Boyer. Il habitera au 4268, Christophe-Colomb (adresse d'aujourd'hui). J'ai retrouvé dans *La Presse* de 1906, un entrefilet qui annonce l'achat d'un terrain sur Christophe-Colomb pour la somme de 712 \$. Le triplex dans lequel j'habiterai 72 ans plus tard y sera construit la même année, avec de bons matériaux choisis pour durer. Réchauffée de tous les côtés par les voisins, la maison pourra respirer tout en étant économique à chauffer, probablement pour un siècle et demi.

Le Devoir du 28 février 1925 décrit le succès de son entreprise : 25 hommes dont 13 boulangers de métier, 44 livreurs utilisant 42 voitures, 75 000 \$ de machinerie et un chiffre d'affaires de 478 000 \$ par an. La boulangerie Victoria (qui deviendra plus tard J.A. Brosseau Inc.) est devenue la plus grande boulangerie canadienne-française de l'époque et ses frères, à la tête de l'entreprise V. & L. Brosseau, établie rue Drolet, sont en deuxième place. En 1926, J.A. vendra

ses intérêts à General Bakery (Excel Bread) et il cédera en 1962.



Photo Fonds d'archives de Georges Brosseau

La rue Alfred-Brosseau de Pointe-aux-Trembles a été nommée en son honneur en 1990, pour souligner le rôle qu'il a joué, à la demande du Gouvernement du Québec, d'enseigner aux boulangers de la province comment transformer leur métier artisanal en production industrielle moderne. Je n'ai pas retrouvé ses descendants directs, mais Ancestry a permis à mon frère Sylvain d'établir que nous sommes cousins éloignés (6^e degré), descendants d'un ancêtre commun, Antoine Rousseau, dit Labonté, et de son épouse Marie Barbe Roinay.

Nos recherches généalogiques nous ont aussi permis de retracer que l'épouse de J.A. Brosseau, Eulalie Plante (1878-1964), serait aussi une cousine éloignée de notre mairesse actuelle de Montréal, Valérie Plante ! Le couple commun serait Joseph Plante (1697-1770) et sa femme Marie Thérèse de Sorcy (1701-1760).

En conclusion, voilà ce qui arrive quand on prend le temps de lever les yeux et d'assouvir sa curiosité pour mieux comprendre ces énigmes du passé. Derrière ces initiales se cache la belle histoire d'un boulanger et d'une industrie montréalaise. Pour partager ces petites découvertes, il nous faudra aussi conserver nos bâtiments et permettre ainsi aux générations futures de comprendre leurs origines.



CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES ÉTATS DES ARCHIVES DE LA SHP

Huguette Loubert,
Directrice du Centre de documentation et d'archives

Les deux dernières années ont marqué un tournant pour les archives de la SHP. Les fonds s'accumulant au cours des années, il était devenu nécessaire d'engager une personne qualifiée pour en faire le traitement. Seuls une quinzaine de fonds avaient été traités par le passé lors de projets spéciaux par l'archiviste Huguette Legault. En plus de permettre des expositions virtuelles, ces projets spéciaux ont permis de faire l'acquisition de trois armoires de conservation, d'un numériseur perfectionné et de matériel spécialisé. De plus, le logiciel Archi-Log et un moteur de recherche nous permettent de cataloguer les fonds et collections et de rendre les archives accessibles en ligne sur notre site.

Tout était en place pour démarrer le traitement de l'ensemble des fonds et collections. Ne manquaient que les moyens financiers pour engager un ou une archiviste. Un montage financier a été possible avec les partenaires suivants : la SHP, l'Arrondissement du Plateau Mont-Royal en 2022 et 2023, des membres de la SHP qui ont répondu à une levée de fonds, ainsi que les caisses Desjardins et la députée du comté, Ruba Ghazal. Avec cette somme d'argent, nous avons pu embaucher Josée Vallerand, qui compte de nombreuses années d'expérience, pour environ quatre mois en 2022 et en 2023.

Il y a actuellement, en date du 30 mai, 90 fonds et collections dans nos archives, dont 66 sont catalogués dans Archi-Log avec environ 750 documents textuels, dont 2 registres, 121 actes notariés, 11 diplômes, 101 programmes de concert et spectacles, 9 000 photographies, 224 négatifs et 164 diapositives, 176 cartes postales, 10 dessins et une gravure, 45 images fixes, 2 souvenirs de première communion, 4 spicilèges, 19 tableaux, 3 films, 4 éléments sonores et 105 partitions de musique, 6 objets,

67 brochures, etc. Il serait trop long de tout énumérer. Comme vous pouvez le constater, beaucoup de travail a été fait, mais il en reste encore beaucoup à faire pour le traitement des 24 fonds restants, en plus des descriptions et des numérisations.

Afin de continuer le travail dans le futur, il serait nécessaire d'engager, selon les besoins, un ou une archiviste pendant quelques semaines annuellement, afin de traiter les fonds nouveaux qui continuent d'arriver, de voir à l'évolution des archives et de faire appel aux services de stagiaires en milieu universitaire et collégial pour compléter le travail. Évidemment, il faudra reprendre le travail pour obtenir un nouveau financement extérieur.

Ces archives peuvent également être consultées sur demande au Centre de documentation et d'archives. C'est avec plaisir que nous accédons aux demandes du public. Cependant, le Centre sera fermé à l'été, du 21 juin au 21 août, pour le repos bien mérité de nos bénévoles. Bon été à tous et toutes et au plaisir de vous retrouver pour la prochaine saison 2023-2024.



L'archiviste Josée Vallerand en plein travail, devant les armoires de conservation des archives de la SHP

DES NOUVELLES DE VOS ÉLU.E.S D'ARRONDISSEMENT



Services de transport gratuits disponibles !

Cet été, l'avenue **Duluth** sera piétonne de Saint-Laurent à Saint-Hubert, et l'avenue **Mont-Royal** de Saint-Laurent à Fullum jusqu'au 5 septembre. L'arrondissement offre **deux services gratuits de transport** destinés aux aîné.e.s et aux personnes à mobilité réduite.



Eva Coop

Taxi offert aux résident.e.s du quadrilatère composé des rues Rachel, du Parc, Saint-Joseph et D'Iberville
Max 2 déplacements/jour et ce, 2 fois/semaine
Sur réservation seulement : 514 228-3979
LUN-DIM / 10h-21h



Vélo Duo

Vélo-taxis disponibles sur Mont-Royal
Possibilité de réservation
514 889-3111
LUN-DIM / 10h-17h



Dès le **1er juillet 2023**, le transport collectif **sera gratuit pour les personnes de 65 ans** et plus pour les déplacements **partout sur l'île de Montréal.**

Le Plateau-Mont-Royal
Montréal
201 Avenue Laurier E, Montréal, QC H2T 3E6

Luc Rabouin
Maire d'arrondissement
pmr.bureaudumaire@montreal.ca
514 872-8023 #8

Marie Plourde
Conseillère de ville
Mile-End
marie.plourde@montreal.ca
514 872-8023 #2

Marie Sterlin
Conseillère d'arrondissement
Mile-End
marie.sterlin@montreal.ca
514 872-8023 #3

Alex Norris
Conseiller de ville
Jeanne-Mance
alex.norris@montreal.ca
514 872-8023 #4

Maeva Vilain
Conseillère d'arrondissement
Jeanne-Mance
maeva.vilain@montreal.ca
514 872-8023 #5

Marianne Giguère
Conseillère de ville
De Lorimier
marianne.giguere@montreal.ca
514 872-8023 #7

Laurence Parent
Conseillère d'arrondissement
De Lorimier
laurence.parent@montreal.ca
514 872-8023 #6

Je bénévole

Tu bénévoles

Nous bénévoles*

La Société d'histoire du Plateau Mont-Royal a besoin de vous pour continuer allègrement sa mission de faire connaître l'histoire de son Arrondissement. Les vaillantes troupes en place ont besoin de soutien de bénévoles. Et ce, dans un climat chaleureux et passionné.

Vous aimez l'histoire locale, vous êtes retraité(e) ou non, vous êtes membre de la SHP, vous avez des connaissances professionnelles qui pourraient être utiles, vous êtes sociable, vous avez de l'énergie à dépenser, vous aimez faire partie d'une équipe et vous avez quelques heures à consacrer à un organisme culturel dynamique... En plein ce que nous cherchons :

- Aux communications
- Au comité du bulletin (Vous êtes féru(e) d'histoire et vous aimez écrire...)
 - Au comité des finances et assistance à la comptabilité
 - Aux entrées de données au catalogue de la bibliothèque
 - Aux entrées de données au catalogue des archives
 - À la préparation des livres et documents avant le catalogage
 - Au classement des documents
- Au comité des membres : Contacts avec les membres, appels, etc.
 - Au comité de l'animation
 - Au comité des conférences
 - Au soutien lors d'événements

Nous vous attendons !

presidence@histoireplateau.org

* C'est un clin d'œil, le verbe bénévoler n'existe pas, mais avouez qu'il fait bien dans le contexte !